Regnard, Jean François

Les menechmes.

LES MENECHMES, OU LES JUMEAUX, COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR MONSIEUR REGNARD.

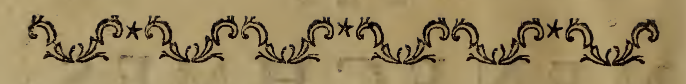
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXIV.



ACTEURS.

MENECHME.
LE CHEVALIER MENECHME. } Freres Jumeaux.

DEMOPHON, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.

FINETTE, Suivante d'Araminte.

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

La Scène est à Paris, dans une Place publique.



LES MENECHMES, OU LES JUMEAUX; COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.


E ſuis tout hors de moi. Maudit ſoit le Valet !
Pour me faire enrager, il ſemble qu'il ſoit fait.
Je ne puis plus longtems ſouffrir ſa négligence ;
Tous les jours, le coquin, laſſe ma patience,
Il ſçait que je l'attends... Mais enfin, je le voi.
D'où viens-tu donc, Maraud ? Dis, parle, réponds-moi.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valise, la met à terre & s'assied dessus.*

QUant à présent, Monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire ;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir & me jouer ces tours ?
Je ne sçais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi, Maraud, pour aller d'ici jusqu'à la Douanne
Retirer ma valise, il te faut tant de tems ?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens ;
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes.
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui, non, paix, quoi, Monsieur ?.... Je n'ai pas le loisir.
Mais, Monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir....
Vous me rompez la tête, allez. Enfin les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Douanne ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse ?

VALENTIN.

Vous sçavez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse ;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraud?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage ;
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Assez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main & vous conduire au lit :
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux foiblesses des autres ;
Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoissois à ce seul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte.

VALENTIN.

Ah ! si je joue un peu, c'est pour passer le tems.
Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure comme vous quand le jeu me transporte :
Et ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue & j'aime :
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprites le métier ;
Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,

Faiſant rafle par tout, de la Brune à la Blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne ſçais pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſçais pas pourquoi? Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes?
Je la vis chez ſa Tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix: outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la Tante;
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante:
Ainſi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Oui, je vois en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN, *remettant la valiſe ſur ſon épaule.*

J'obéis: cependant ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai longtems comme vous été dans le ſoupçon;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plutôt ces mots diſtinctement écrits;
C'eſt à Monſieur Menechme, à préſent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais enfin, quoi que tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire :
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALEVTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête ?
En revénant de Flandre, où par trop bruſquement
Vous avez pris congé de votre Régiment,
Et paſſant à Peronne, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poſte : & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter, au coche qui partoit,
Votre male aſſez lourde, & qui nous arrêtoit.
J'obéis à votre ordre avec zèle & vîteſſe,
Je fis par le Commis mettre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce miſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de Clef.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? tu me regardes ?

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux ;
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous ;

Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe,
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.
LE CHEVALIER.
Et ces lettres, maraud, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis?
VALENTIN, *tirant un paquet de Lettres de la valiſe.*
Tenez en voilà d'autres,
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.
LE CHEVALIER, *prenant les Lettres.*
Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais plaiſans,
D'ordinaire, avec moi, paſſent fort mal leur tems?
(*Le Chevalier lit les Lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*)
VALENTIN.
Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais ſans perdre de tems, faiſons notre inventaire.
(*Il tire un ſac de Procès.*)
Ce meuble de chicane appartient ſurement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.
(*Il tire un habit de Campagne.*)
L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode;
Pour un ſurtout de chaſſe il me ſera commode.
LE CHEVALIER.
O Ciel!
VALENTIN.
Quel eſt l'excès de cet étonnement?
LE CHEVALIER.
L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.
VALENTIN.
Qu'avez-vous donc, Monſieur? eſt-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?
LE CHEVALIER.
Elle tient du prodige:
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.
VALENTIN.
Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.
LE CHEVALIER.
Je ſuis né, tu le ſçais, aſſez près de Peronne,
D'un ſang dont la valeur ne le cède à perſonne.

Tu ſçais qu'ayant perdu pere, mere, parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans,
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre;
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un Oncle avare & riche, diſoit-on;
En différens pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je ſçais par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-longtems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſçais; & de plus, je ſçais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere;
Que vous êtes jumaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux goutes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne, afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois:
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe;
Valentin, à ce frere appartient la valiſe;
Et j'apprends, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumau, qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a dequoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.
(*Il lit.*)

Je vous attends, Monſieur, pour vous remettre comptant les ſoixante mille écus que votre Oncle vous a laiſſé par teſtament, & pour épouſer Mademoiſelle Iſabelle,

dont je vous ai plusieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort, & son pere Demophon souhaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à Paris, & faites moi la grace de me croire votre très-humble & très-obéissant serviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La date, le dessus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, sa valise au coche aura fait mettre;
Et dans le même tems ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a causé ton erreur;
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frere est déja peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je suis stupéfait
Des effets surprenans que le hazard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise :
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laisse de grands biens, dont il vous a frustré;
Un frere qui reçoit tous ces biens qu'on lui laisse,
Et qui vient enlever encor votre maîtresse.
Voilà tout à la fois cinq ou six incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire :
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zèle & mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles,

Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.
LE CHEVALIER.
Je vais chez Araminte, elle ſçait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flamme.
Tu ſçais le caractere & l'eſprit de la Dame :
Elle eſt vieille & jalouſe à déſoler les gens ;
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens ;
Enfin c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte.
Quoiqu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Meſſager :
Mais Araminte ſort ; va vîte où je t'envoie.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.
NOus reverrons Menechme aujourd'hui, quelle joie !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter je croi :
Comment me trouves-tu ? dis, Finette.
FINETTE.
Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.
Il ſemble que l'amour, dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.
ARAMINTE.
Cette fille toujours eut le goût admirable.
Ah, Monſieur, vous voilà ! Quel deſtin favorable
Plus que je n'eſpérois preſſe votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous ramene ?
LE CHEVALIER.
L'amour.
ARAMINTE.
L'amour ? Le pauvre enfant !
LE CHEVALIER.
Votre aimable préſence

Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoique abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prites le mien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable:
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux;
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux;
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge:
O douce illuſion d'un aimable menſonge!
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Etre dans un jardin au lever du Soleil;
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé des fleurs nouvellement écloſes:
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,
Où cent flots écumans & tombans en caſcades,
Semblent être pouſſés par autant de Naïades;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vis ſur un char ſortir du fond des eaux;
Vous aviez de Vénus, & l'habit & la mine,
Cent mille amours pouſſoient une Conque marine;
Et les Zéphirs badins volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah Ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie...

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant ſur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincèrement ;
Sous l'habit de Vénus avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a diſparu ſoudain ;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit, ainſi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet en entrant a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance ;
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence ;
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINNE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté
Pût donner à vos feux plus de réalité ;
Mais j'en crains le retour ; dans le ſiécle où nous ſommes ;
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes ;
Et la poſſeſſion ſouvent, du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême ;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même ;
Et ſi par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah ! grands Dieux, quel affreux déſeſpoir !
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée ;

Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour :
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plutôt je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas ;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi ;
Nous nous aimons un peu ; mais quelqu'un vient ici.
C'est Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niéce Iſabelle eſt d'âge à marier ;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zèle,
A ſçu me ménager un bon parti pour elle ;
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,
Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire :
Et j'apprends par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Jé me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort! Vraiment ce projet me plaît fort.
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous, ma ſœur? vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi? j'ai cinquante ans? moi, Finette?

FINETTE.

Quels reproches
Hélas! on n'eſt jamais trahi que par ſes proches:
A cauſe que Madame a vécu quelque tems,
On ne la croit plus jeune! Il eſt de ſottes gens.

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je crois vous faire grace ;
Et je raiſonne ainſi: J'en ai cinquante, & paſſe :
Vous êtes mon aînée: *ergo*, dans un ſeul mot,

Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot ;
Et je ſçais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niéce. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis, m'entendez-vous, mon frere ?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli caractere !

FINETTE.

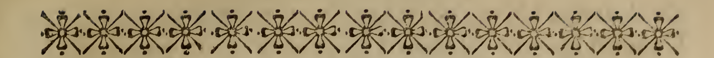
Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu près quels ſeroient ſes diſcours ;
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des meſures
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſûres.
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere est trouvé; mais ce n'est pas sans peine;
Vous m'en voyez, Monsieur, encor tout hors d'haleine;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout;
Au Coche, au Messager, à la Poste, & par-tout:
Et je vous avertis que je n'ai passé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue;
J'ai même rencontré ce Gascon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent Louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si longtems cette somme;
Il me l'a, tu le sçais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne sçachant plus enfin quel parti prendre,
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre;
Là j'ai vu votre frere au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contr'eux du qui pro quo Commis,
Je l'ai connu de loin; & cette ressemblance
Dont vous m'avez parlé passe toute croyance.
Le visage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'est qu'un, je m'y suis trompé plus d'une fois:
Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli, son humeur est toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe ;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encor en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zèle ;
J'ai flatté ſon eſprit : enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtelerie :
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'Auberge que voici ;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire.
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre Campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous ſeroit la niéce, & pour moi la ſervante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferons-nous dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſçais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue ;
Imposez au Notaire, & soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse & vaine & ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hazard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur ;
C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence ;
Son pere n'en sçait rien, & ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas ;
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée ;
Toute mon espérance auroit été trompée ;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement ;
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousoit autant qu'on le promet,
On se marieroit plus que la Loi ne permet.
Allons au fait : pour mettre en état notre affaire ;
Il faut être vêtu comme l'est votre frere ;
Il porte le grand deuil, son linge est effilé,
Un baudrier noué, d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu differe de la vôtre ;
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encréper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain : je crois voir votre frere ;
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout, dans un moment, je sçaurai vous instruire.

SCENE II.

MENECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monsieur. Depuis longtems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MENECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtelerie.
Quel pays ! quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je ne jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un piége ;
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiége ;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaisans,
Semblent vouloir saisir les plus honnêtes gens.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et me voulant sauver, des Porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quels cris ! je crois qu'en cette ville
Le Diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment ? j'aimerois mieux cent fois être au sabbat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant m'est prise ;

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs:
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME

Je ne le vois que trop: ſuffit, ce coup de main
Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche;
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille;
Comptez-vous de reſter longtems en cette ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai: je n'ai pas trop ſujet
De me louer fort d'elle, & d'être ſatisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere
M'a laiſſé depuis peu comme à ſon Légataire.

VALENTIN.

Tout-eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Aſſurément,
La guerre m'a défait d'un frere heureuſement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccès.
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, Monſieur, à tout office;

Je connois tout Paris, & je ſuis toujours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne ſçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois, que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut mieux que moi enſeigner ſa maiſon?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire?

MENECHME.

Oui. Sçauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment je le croi,
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi:
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
(*à part.*)
Mais j'apperçois Finette: ah! juſte Ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

QUe diantre fais-tu là planté comme un piquet?
Le dîner ſe morfond, ma maîtreſſe s'ennuie.
Ah! vous voilà, Monſieur? vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas;
Ma maîtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc, Monſieur, quelle métamorphoſe?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deuil.

Faut-il pour un dîner s'habiller de la ſorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je ſuis comme il me plaît. Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'eſprit curieux.

VALENTIN.

C'eſt l'humeur du pays ; & ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les étrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zèle de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer ;
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer :
Ma maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême ;
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre maîtreſſe m'aime ?

FINETTE.

Ne le ſçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment j'en ai jamais rien ſçu.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve ;
Et ſi vous en voulez de plus ſolides preuves,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon Epoux.

MENECHME.

Je ſerai ſon Epoux ?

FINETTE.

Oui vraiment.

MENECHME.

Qui ? moi !

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

La propoſition eſt ma foi fort honnête.
Voilà, ſur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille amans ſont venus s'offrir à ma maîtreſſe :
Mais Menechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MENECHME.

D'où ſçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où ſçavez-vous le mien ?

MENECHME.

D'où je ſçais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en ſçus jamais rien ;
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MENECHME.

Vous ſervez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas ; ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes-là, ma mie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage. En un mot comme en cent,
Ma maîtreſſe à dîner chez elle vous attend ;
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie,
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE, *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi : quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger ſa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il eſt aſſez ſujet

A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain & vague,
A tel point qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE, *à Valentin.*

Tantôt il paroissoit assez sage; & peut-on
Perdre en si peu de tems, & mémoire, & raison?
(*à Menechme.*)
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais, vous-même, ma mie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent discours encore
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algèbre, ou bien de l'Alcoran?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre maîtresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets;
Et vous, son Emissaire & son honnête Agente,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là:
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma maîtresse un discours aussi sot:
Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître,
J'espere que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne sçais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays !
On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes ;
Pour faire réussir leurs pratiques secretes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin,
Pour leur dresser après, quelque piége au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu sçavoir comme on vous nomme ;
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement, c'est de là qu'elle a pu le sçavoir :
Mais contre leurs complots j'ai sçu me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus longtems :
Les femmes à Paris ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon : entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

NOn, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je ments : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience ;

Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend, & vous sçavez, je crois,
Que je n'ai du plaisir que lorsque je vous vois.

MENECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... & que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois... car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre,
Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne sçais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annonce-t-il point de triste évenement?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, & ne l'épargnez pas:
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaisirs & les peines;
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un:
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune;
Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, *bas à Finette.*

Dans ses discours, par fois, il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant;

J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre;
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours! Passez, & laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien! peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme, Monsieur, ici poussez bien l'insolence;
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer; mais vous le sçavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche!
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup:
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des soins plus importans me mettent en souci;
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures,
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures! Ciel! Quels termes ſont cela?

FINETTE.

Des créatures! Nous! Ah! Madame, voilà
Les deux plus grands fripons.... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenti tant de vigueur.
J'aurai ſoin du valet, n'épargnez pas le maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe! & quelle eſt ma foibleſſe,
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendreſſe?
Finette, tu le ſçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, ſcélérat! ton cœur n'eſt point touché?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrême
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.
(*Elle s'en va.*)

MENECHME.

Bon! je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah! maudit renegat, le plus méchant du monde:
Que le Ciel te puniſſe, & l'enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcélé;
Et ce n'eſt plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

ADieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement;
Le diable m'a tenté; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu;
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie;
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtreſſe;
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

VALENTIN, *ſeul.*

Je vais trouver mon maître,
Sçavoir en quel état les choſes peuvent être;
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'eſt plus ſurprenant ; & votre reſſemblance ;
Avec votre jumeau, paſſe la vraiſemblance ;
Vous & lui ce n'eſt qu'un ; étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil ;
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon maître ;
Et moi votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main
Je vous attache ici quelque ſigne certain :
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de la marque, ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement ;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déja laiſſé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme ?
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce Jumeau se sont déja mépris :
Pour vous en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire :
Lui surpris, interdit, & ne sçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piége à sa vertu,
L'a brusquement traitée ; il s'est presque battu ;
Et si je n'avois pas appaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissans ?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & servons notre amour :
Heurte vîte.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Etes-vous, Monsieur, un honnête homme
Appellé Demophon ?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé :
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, & qui vient de Peronne
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah ! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embraſſement, à vos yeux ſe déploie,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante;
Et mon ame ſeroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre:
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous étions du même âge tous deux;
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre;
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté,
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai... cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce diſcours peut r'ouvrir votre plaie,
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.

Vous allez voir ma fille, & j'ofe me flatter
Que fon air & fes traits vous pourront contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir follicite,
Je compte en vérité bien peu fur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y compter;
Et du premier coup d'œil vous fçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Ifabelle eft une cire molle,
Que je forme & paîtris comme il me prend plaifir.
Quand vous ne feriez pas au gré de fon defir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je fuis fon pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et fans être apperçu vous l'entendrez parler.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAiffe-moi feul ici, va-t-en trouver mon frere;
Empêche-le fur-tout d'aller chez le Notaire,
C'eft le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord;
Mais je ne pourrai pas, dans fon ardent tranfport,
L'empêcher de venir ici voir fa maîtreffe:
Ainfi je fuis d'avis, quelque ardeur qui vous preffe,
Que vous foyez fuccinct en difcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte, je ne fuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, affez bien fait pourtant ;
Doit pour vous époufer arriver à l'inftant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je !

DEMOPHON.

Ce parti vous eft fort convenable ;
La naiffance, le bien, tout m'en eft agréable,
Et la perfonne auffi fera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, fans pouffer ce difcours jufqu'au bout ;
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et fans vouloir pour vous manquer d'obéiffance,
Que je ne prétends point me marier.

DEMOPHON.

Comment !
D'où vous vient pour l'Hymen ce brufque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il eft vrai ; mais enfin l'efprit vient avec l'âge ;
J'en connois les dangers : aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plupart inconftans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme époufe leurs caprices,
Les plus parfaits font ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vu ;
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province,
Et je n'en voudrois pas quand il ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ! Juſte Ciel ! & quel étonnement !
C'eſt Menechme, grands Dieux ! c'eſt lui, c'eſt mon Amant !

DEMOPHON.

Je ſuis au déſeſpoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire ;
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés.
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné,
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'eſt là le parti que vous me propoſiez ?

DEMOPHON.

Eh oui, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût & vos folles penſées
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere !

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſévere,

Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH ! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence ?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité ?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſçais ce que vous voulez dire ;
Et ce bruſque diſcours a dequoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi ?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe !
Tu m'abuſois, hélas ! d'une feinte tendreſſe ;
Et moi de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites :
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus : mais dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours ? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame eſt votre ſœur ?

DEMOPHON.

Oui, Monſieur, dont j'enrage;
De plus ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici Monſieur, qui de ſa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie ?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fous, je crois;
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage,
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus longtems
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame à présent je quitte la partie,
Je reviendrai si-tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte,
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(*Il s'en va.*)

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échapper. Je connois vos desseins,
Vous voudriez tous les deux l'arracher de mes mains;
Mais je veux l'épouser, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille;
En dépit de lui-même, & de moi-même aussi.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUel vertigo l'agite, & la conduit ici?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Menechme.*

OUi, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur, pour ma ſœur & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſçavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, Monſieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, amant tendre & fidelle,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,

Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répète,
Combien de ce parti mon ame est satisfaite;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance;
Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME

Nous nous sommes donc vus quelquefois?

DEMOPHON.

A l'instant
Vous sortez d'avec elle, & paroissiez content.

MENECHME.

Moi? je sors d'avec elle?

DEMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même;
Nous avions de vous voir une allégresse extrême,
Quand ma sœur est venue, avec ses sots discours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la mémoire?

MENECHME.

Nous rêvons vous ou moi. Quoi! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille? En quel tems? Comment? où?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois,
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.

C'est

C'eſt à vous là-deſſus à guérir mes allarmes ;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, ſon eſprit s'eſt troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France.
J'en ai du plus brillant, & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi, je n'ai jamais mis le nez dans un livre ;
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que défunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujettion ne me fatiguoit pas :
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'Art d'Aſtrologie,
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or, comme les guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours ! quel travers ! Eſt-ce lui que j'entends ?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? vous paroiſſez ſurpriſe
Comme ſi je diſois ici quelque ſotiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je ſçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage ;

Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, ſans être philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque Cataſtrophe.
Plaît-il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien;
Iſabelle, toujours, doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels diſcours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monſieur me flatte trop: ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *bas.*

MOn Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je ſuis franc.
Femme, maîtreſſe, ami, tout m'eſt indifférent:
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

DEMOPHON.

C'eſt bien fait: vous aurez, je crois, la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le dois.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie,
Ce ſeroit un affront...

MENECHME.

Laissez-moi, je vous prie,
Pour quelque tems encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'hymen projetté.
(*à part.*)
Mon Gendre prétendu me paroît bien sauvage :
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vu là l'objet dont je serai l'Epoux?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte;
De ses perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN, *à part.*

Quel surcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le Marchand Fripier qui nous rend sa visite.



SCENE X.

Mr. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

Mr. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, Monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu, voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

Mr. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon:
Vous-êtes dès longtems ami de la maiſon.

MENECHME.

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN, *bas.*

C'eſt un viſionnaire,
Un eſpece de fou, d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes débiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie enfin: il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MENECHME.

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

Mr. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus qu'on ne pourroit croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me pairez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN, *à Menechme.*

Que vous avez-je dit?

Mr. COQUELET.

J'ai pendant votre abſence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

Mr. COQUELET.

Mais benin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un Huiſſier:
De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête;
Comment vous nomme-t-on?

Mr. COQUELET.

Oh! vous le ſçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraud ſi j'en ſçus jamais rien.

Mr. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant Mr. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſede?

Mr. COQUELET.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part.*

Sa mémoire eſt perdue, il ne ſe ſouvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainſi, de lui parler du paſſé, c'eſt folie:
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

Mr. COQUELET.

Ciel! que me dites-vous? quel triſte évenement!
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment?
On l'a mis à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau... la membrane trop tendre...

Oh! l'effet du canon ne ſçauroit ſe comprendre.

Mr. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu:
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſçavez...

MENECHME.

Oui, je ſçais, ſans en faire aucun doute;
Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

Mr. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Régiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon Régiment à moi? Cherchez ailleurs vos dettes;
Et je n'ai pas le tems d'entendre vos ſornettes:
Vous êtes un vieux fou.

Mr. COQUELET.

Je ſuis Marchand Fripier:
Mon nom eſt Coquelet, Sindic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au mémoire.

(*Il lui donne ſon mémoire.*)

MENECHME.

Tien, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.
(*Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au viſage.*)

VALENTIN, *bas à Menechme.*

Ah! Monſieur, contre un fou ne vous emportez pas.

Mr. COQUELET, *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face!...
Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi?

VALENTIN, *ſe mettant entre deux.*

De grace...

Mr. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, *bas à Mr. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le ſort l'a réduit.

Mr. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

VALENTIN, *bas.*

Ne faites point d'affaires.

Mr. COQUELET.

C'eſt un crime effroyable, & digne des galeres.

MENECHME.

Laiſſez-moi lui couper le nés.

VALENTIN, *bas à Menechme.*

Laiſſez-le aller.

Que ferez-vous, Monſieur, du nés d'un Marguillier?
Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

Mr. COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reſte.

VALENTIN, *bas à Coquelet.*

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler ſon cerveau?

Mr. COQUELET.

Oui, je pars; mais peut-être, avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher
Pour être le plaſtron de ſes impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus;
Il n'eſt pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre;
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre,
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

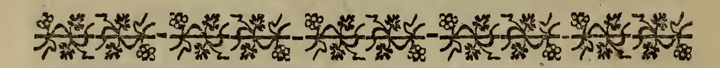
Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.

Je m'en vais un moment tranquiliser ma bile:
Tout eſt devenu fou, je crois, en cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vu aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN, *ſeul.*

Je prétends l'obſerver autour de cette place,
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccède à mes vœux, & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la fortune & l'amour.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'Ai toujours obſervé cette porte de vue,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la rue;
Mon maître a tout le tems de toucher ſon argent;
Je reviens en ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le miſtere;
Déja d'un créancier il m'a débarraſſé.
Je ris lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu, vive les gens plains d'imaginative!
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se ſent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne ;
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmants attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes préſens, ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois, & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée,
Et ma maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que rompant avec lui déſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord, c'eſt un dépot ſtérile ;
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle ;
Tu ſçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras :
Mais depuis quelque tems, un oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,

A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans ſi peu de tems vous auriez hérité!

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en Juge toi-même;
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans:
Il faut bien dans la vie aller ſelon le tems.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi, je quitte les ſoubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang,
Je prends un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains de cet argent ſeront dépoſitaires,
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés ſous ſix chevaux d'Eſpagne;
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de valets,
Intendans, Cuiſiniers, rempliront mon Palais;

Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine ;
Table ouverte à dîner ; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des ſoupers clandeſtins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode ;
Un jour l'une, un jour l'autre ; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême :
Mais quelqu'un vient ici : c'eſt Menechme lui-même :
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOus m'avez en ce lieu quelque tems attendu :
Mais j'ai cherché longtems un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma maîtreſſe rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.
(*Elle tire de ſa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.*)

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer longtems ?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il eſt ſurvenu rupture ou brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'eſt l'uſage ?

FINETTE.

Oui, Monſieur, on n'y manque jamais ;
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſçavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me laſſe, & me fatigue ;
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'eſt-ce à dire?

FINETTE.

Oui, ſans doute le vôtre ;
Que ma maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien ;
Allez-vous dire encor que ce ſont là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MENECHME.

Oui, de par tous les diables ;
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! vous pourriez jurer, Monſieur...

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'eſt plus tems de feindre.

Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon ;
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MENECHME.

Je ne ſçais ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde ?

MENECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obſtiné,
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace ! Quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(*Elle ouvre la boëte.*)
Hé bien, connoiſſez-vous ce viſage & ces traits ?

MENECHME, *conſidérant le portrait.*

Comment diable ! C'eſt moi. Qui l'eût penſé jamais !
Ce ſont mes yeux, mon air !

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt vous-même, & vous voilà parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MENECHME.

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie,
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici de quelque ſtratagême.

FINETTE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh ! finiſſez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus longtems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma maîtreſſe.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne sçais ce que c'est, passe vîte, & me laisse.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN.

Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.
Vous sçavez ce que c'est qu'une amante en courroux ;
Les enfers déchaînés seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diablesse,
Je ne la connois point, elle, ni sa maîtresse.

VALENTIN, *à Finette bas.*

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur.
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, jusqu'à ce tems je veux encore attendre ;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAis peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persécuter, l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amans, tel dépit n'est qu'une bagatelle ;
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(*bas.*)
Mais je vois le Marquis, il tourne ici ses pas ;
Les cent Louis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

HE cadedis, mon cher, quelle heureuse fortune !
Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je suis outré de désespoir.
Le jour me scandalise, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace ;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN.

C'est un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse,
Où, jusqu'au dernier sou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant,
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent Louis, que de moi le besoin te fit prendre.
Excuse, si je viens ici t'importuner ;
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout ; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême :
Je ne vous connois point ; comment auriez-vous pu
Me prêter cent Louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel eſt-donc ce diſcours ? il me paſſe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent Louis ?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource;
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme ici préſent peut rendre témoignage;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens çà, belître, parle; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée ! Oh ! moi, j'en ſuis certain.
Çà, Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi! pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu; tréve aux paroles:

Il me faut des effets, vîte, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé; de grace expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur, il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi? mais je ne vous dois rien:
Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte.
(Il met l'épée à la main.)

MENECHME.

Juſte Ciel! Quel brutal! Si faut-il que j'en ſorte.
Combien vous eſt-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent Louis.

MENECHME.

Cent Louis! J'en paierai la moitié.

LE MARQUIS

Que je devienne atome, ou qu'à l'inſtant je meure;
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus;
De quoi vous ſerviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux.
(*à Valentin.*)
Je n'ai pas cent Louis, mais en voilà ſoixante;

Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.
Ah! si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu; je vous croyez du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur;
Mais cette occasion me prouve le contraire,
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire;
Je serois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conseille encor de me chanter injure!
Où suis-je? Quel pays! Quelle race parjure!
Hommes, Femmes, Passans, Marchands, Gascons, Commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun, & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je suis.

(*Il s'en va.*)

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise?

MENECHME.

Je n'ai besoin de vous, ni de votre entremise;
Je vous suis obligé des services rendus.
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſou ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes créanciers mon maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept : j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts ;
De grace, laiſſez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! les beaux noms ! le beau ſtile !
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos écrits, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles ;
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi-bien que toi ;
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi ;
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis qui jadis nous prêta cent Louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme :
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme :
Mais lui ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites,
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a ſur ſon chapitre étendu ſa ſatyre,
Et tenu face à face un propos aigre & doux,
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de vous.
Iſabelle eſt ſortie, à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée ;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame ? où fuyez-vous ?



SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traversant le Théatre.*

OU vous ne ferez pas.

VALENTIN.

Voilà le qui pro quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective !
Je vous parois sans foi, sans esprit, sans appas !

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous sçaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN.

Mon Dieu, non ; sans sujet vous en venez aux prises.

Je vais dans un moment diffiper ce foupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous avez raifon.

ISABELLE.

Oh ! pour moi, j'ai raifon ; toi-même fois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monfieur vous a tenu tantôt certains propos
Affez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulance;
Je ne dirai plus rien fi vous parlez toujours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens difcours,
C'eft lui fans être lui, ce n'eft que fon image,
De taille, de façon, de nom & de vifage ;
Et quoique l'un foit l'autre, ils different entr'eux ;
Tous les deux ne font qu'un, & cependant font deux.
Ainfi c'eft l'autre lui, vêtu de fes dépouilles,
Le portrait de Monfieur qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chofe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire ;
Mais fçachez que Monfieur en ces lieux a fon frere,
Frere Jumeau, femblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt fur vous lancé fes traits :
Vous l'avez pris pour lui ; mais quoiqu'il foit femblable,
L'autre eft un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que foit ce furprenant récit,
Je me plais à le croire, il flatte mon efprit.

L'amour rend ma méprise & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport...

(*Il lui veut baiser la main.*)

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi ; transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises ;
Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal,
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire :
Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma fortune ;
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Tréve de complimens. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous :
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à présent en paix rentre chez elle ;
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux destin ;
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dirai, Madame, & je ne ſçaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si ſon valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah, Madame! armez-vous d'un généreux courage,
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe!

FINETTE.

Il n'eſt plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loix, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles en ce tems ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?
Je vois bien maintenant que dans ce ſiécle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon contrat.
Mais c'eſt notre deſtin: toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons les jouets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien réſolu, dans mon cœur courroucé,

De

Dē venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

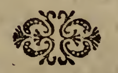
Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul, & n'a que du caquet;
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre;
Impunément viendra nous plaire & nous surprendre;
Nous fera par écrit sa déclaration,
Sans en venir après à la conclusion?
Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel vengeance;
Il faut de cet abus réprimer la licence.
Et quand ce ne seroit que pour nous en venger,
Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
Cela fut bon du tems du monde adolescent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour, & même sans estime.
Il faut se marier, vous êtes dans un tems
Où les appas flétris s'effacent pour longtems.
Ce conseil bienfaisant que mon zèle vous donne;
Je voudrois l'appliquer à ma propre personne;
Et rester vieille fille, est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.



SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard juſtement en ce lieu vous amene ;
D'aller juſques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toujours ;
Mais vous ſçavez quel cas je fais de vos diſcours.
Menechme m'appartient, & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DEMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niéce ?

ISABELLE.

Oui ſans doute, ma tante ;
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaiſante
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien !

Un procédé pareil eſt ſot & malhonnête.
ISABELLE.
Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on eſt une fois frapé de vos attraits ,
Vos yeux vous ſont garants qu'on ne change jamais.
Ce ſont ces yeux charmans qui les volent aux autres.
ARAMINTE.
Mes yeux ſont pour le moins auſſi beaux que les vôtres ;
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux ,
On verra qui de nous y réuſſira mieux.
DEMOPHON.
Oh ! je ſuis à la fin bien las de vous entendre.
Heureuſement ici je vois venir mon Gendre.
(*à Menechme.*)
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux ?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.
J'Ai cherché ſon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire ;
Toujours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.
DEMOPHON.
Je l'attends, & je crois qu'il ne tardera pas.
MENECHME.
L'un du bout de la place accourant à grands pas ,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles ,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main ,
Me veut mener ſouper au cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue ;
Et de tous ces gens-là , me confonde l'enfer ,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.
ARAMINTE.
Traître ! c'en eſt donc fait ? Malgré ta foi donnée ,

Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix ?

MENECHME.

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois !

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidèle !
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle !
Tu me vois expirante, & cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort !

(*Elle tombe sur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée !
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eutes tant de tendresse;
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtresse ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte;
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe ?
Déja, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait;
J'ai ta promesse en main, voilà ta signature;
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME, *à Demophon.*

Elle est folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer;
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *lisant la promesse.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'est ma sœur, & je puis assoupir tout cela.

MENECHME.

Moi ! si j'ai jamais vu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'est votre sœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je sorte,

Que Satan... Lucifer...

DEMOPHON.

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie;
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH! Monſieur Robertin, vous venez juſtement;
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie;
Je crois que ma préſence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future, elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne;
Malgré tous ſes attraits, manquoit à ſa perſonne.
Elle n'a maintenant plus rien à deſirer.

MENECHME.

Si ce n'eſt d'être veuve, & me voir enterrer.
C'eſt ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils ſentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monſieur ne penſe pas auſſi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre eſprit;
Je ſtipule pour lui que c'eſt un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, Monſieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchiſe de cœur, qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'eſt vous qui des vertus êtes le Protocole,
Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je crois, vous êtes tous d'accord;
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppoſe;
Et j'en ai dans les mains une très-juſte cauſe.

DEMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur; ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat.

MENECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire,
Qui plus que celle-là me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui, moi? moi?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous; au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez; vous avez dequoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance, & c'est là le meilleur.

MENECHME.

Quoi! Monsieur, vous auriez le front & l'insolence...

ROBERTIN.

Quoi! Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus ?

ROBETIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MENECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable !

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe déteſtable !

DEMOPHON.

Hé ! Meſſieurs, doucement ; je ſuis pour vous honteux ;
Et je ne ſçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire...

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HÉ ! qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? voilà bien de grabuge.

MENECHME.

De notre différend cet homme ſera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
(*à Valentin.*)
Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus, que votre oncle vous laiſſe,

Vous

Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant par la cravate*

Ah! maudit faux témoin, malheureux imposteur!
Tu peux soutenir...

VALENTIN.

Oui, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de Monsieur.
Il s'appelle Menechme, il est de Picardie;
Et si vous le niez, c'est une perfidie:
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scélérat. Hélas! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquois là dans une belle affaire!

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monsieur, pour un homme de bien;
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE.

Traître, te voilà donc à la fin confondu!
Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchans que vous tous;
Et je ne puis parler, tant je suis en courroux.



SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ma présence, je crois, est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mistere.

DEMOPHON.

Qu'est-ce donc que je vois!

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne sçais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur; mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet se présente, & que me fait-on voir?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monsieur, mon nom & ma figure?
Je m'appelle Menechme, & c'est me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon.
Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.
Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

MENECHME.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.